



Patrick VAN CAECKENBERGH, Living box, 1979 - 1984. Vue de l'exposition Living box, exposition du Frac des Pays de la Loire à la HAB Galerie, Nantes (2008)

## HABITER

Dans le cadre de sa mission de sensibilisation des publics à la création contemporaine et de formation des publics enseignants, le Frac des Pays de la Loire propose une approche d'œuvres - pour la plupart issues de sa collection - autour de la thématique : **HABITER**.

Liste non-exhaustive, cette sélection prend appui sur des œuvres historiques et ouvrent sur le travail de plus jeunes artistes.

Dans son acception usuelle, le verbe habiter signifie occuper habituellement un lieu - que ce dernier relève du bâti (appartement, logement, immeuble, pavillon, villa...) ou d'un cadre environnemental plus générique (désert, campagne, bord de mer, village, ville, province, banlieue...).

Mais les définitions ne se limitent pas à ces conceptions en résonance avec l'idée de positionnement spatial et/ou social. Au sens figuré, ce verbe, qui fait aussi, dans sa forme passive, référence à un état («être habité par...»), nous entraîne vers un autre fil conducteur : celui de l'espace intime où

chacun d'entre nous peut être hanté, obsédé, possédé, dominé par un trouble, un être, une passion... Espace mental, donc.

«Habiter est le propre de l'homme», pour le philosophe Martin Heidegger. Il y a une chose indéniable, celle qui nous fait dire que nous habitons forcément quelque part. Nous nous approprions des lieux, des espaces. Nous habitons le monde. Cependant, nous habitons également des espaces plus restreints liés à des architectures parfois urbaines tantôt rurales. Nos manières d'habiter divergent selon la situation géographique et la façon d'appréhender l'habitat qu'il soit spirituel, individuel ou social. Chacun investit son espace privé avec son propre imaginaire mais aussi à travers l'imaginaire collectif, avec sa culture ou sa position sociale.

« La question de l'habiter est donc fondamentalement une question de pratiques, associées aux représentations, valeurs, symboles, imaginaires qui ont pour référents les lieux géographiques. Elle gagne en importance dans une société qui donne une valeur accrue à la mobilité géographique et qui, de ce fait, ouvre le champ des possibles concernant les lieux géographiques. »  
Mathis Stock



## Habiter

Loger, demeurer, résider, séjourner, vivre, s'établir, gîter, nicher, s'installer, se loger, travailler, se rencontrer, se fixer, rester, exister, camper, poursuivre, occuper, fréquenter, crêcher, siéger, se terrer, se tenir, régner, percher, coucher, cabaner, être domicilié. Hanter, obséder, posséder, préoccuper, harceler, animer...

Au début du XXème siècle le modernisme s'empare de l'habitat. Sous la coupe de l'architecte, peintre, sculpteur, designer et poète Le Corbusier, la manière d'habiter est questionnée. Les formes simples aux couleurs primaires prennent le pas sur l'ornementation et le superflu. A travers son Modulor, un système de proportion basée sur le nombre d'or et les mesures du corps, Le Corbusier intègre à l'architecture un concept nouveau, celui de rendre l'habitation fonctionnel et agréable : la maison comme une machine à habiter.

Architecture, maison, abris, lieu de vie, protection et intimité. Quel est votre paysage domestique ?



Pensez l'habitat devient, autant pour les architectes que pour les artistes, une nouvelle porte ouverte à la création. Comment concevoir l'espace à vie qu'il soit collectif ou individuel ?

## *Cités idéales, utopiques, imaginaires, le rapport à la Ville :*



### Thomas HUBER

*Glockenläuten (Sonnez les matines), 1999*  
*de la série Huberville*

*13 maquettes à l'échelle 1:10, Technique mixte et 143 «figurines» en céramique*  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Né en 1955 à Zurich (Suisse). Il vit à Neuss (Allemagne).

Figurant un projet de ville utopique appelée *Huberville*, *Sonnez les matines* est un projet toujours en cours dont chaque exposition permet de montrer la croissance tentaculaire. *Sonnez les matines* est composé de maquettes de bâtiments à l'échelle 1/10ème, soit une échelle plus importante que celle utilisée par les architectes mais plus modeste que celle de la sculpture monumentale. Mis en scène dans cet espace des petits personnages viennent renforcer cette représentation de la ville et engagent le spectateur dans une déambulation imaginaire.

Chaque bâtiment d'*Huberville* (théâtre, bibliothèque, tour de l'horloge, forum, etc.) remplit une fonction précise dans la ville mais se présente aussi comme un tableau : c'est ainsi que l'artiste interroge le rôle de l'image, les liens entre réel et fiction. Toute l'ambiguïté repose sur le rapport de l'architecture, sa fonction dans l'espace social, et l'objet, qui par ses structures minimalistes renvoie à des pans entiers de la modernité artistique (Le Corbusier, De Stijl, le constructivisme...). Paradoxalement aussi, dans sa dimension métaphorique, l'ensemble du projet ouvre des perspectives au sens propre et au sens figuré avec des conceptions utopiques et poétiques de la cité de Palladio à Piranèse. A la manière d'un

conte philosophiques, Thomas Huber questionne aussi bien l'espace pictural, que la citoyenneté de « l'être ensemble » avec cette ville qui est comme un tableau en trois dimensions.

« J'observe les maisons et m'imagine y habiter. Regarder et habiter est pour moi la même chose. Quand je dis que je regarde une maison, je pourrais tout aussi dire que j'habite dans cette maison. Pour un tableau, cela revient au même. Voilà pourquoi, quand je regarde un tableau, je peux dire que j'habite ce tableau. Puisque regarder signifie aussi habiter, j'habite dans les tableaux comme j'habite les maisons».

Thomas Huber



### Atelier VAN LIESHOUT

*Slave City, 2005*

Joep Van Lieshout, né en 1963 à Ravenstein (Belgique), il vit à Rotterdam (Pays-Bas).

Fondé en 1995 par le Hollandais Joep van Lieshout, l'Atelier Van Lieshout fonctionne comme une PME, mais de manière collégiale. Il regroupe une vingtaine de personnes aux compétences complémentaires : architectes, artistes, ouvriers qualifiés dans le travail de matériaux divers, tels que le métal, le bois, le polyester. Leurs productions débordent les frontières entre architecture, design et art contemporain. Tous partagent la même vision d'un monde en pleine mutation. Tous mettent l'art au service d'une éthique. Dans leurs immenses ateliers de production à Rotterdam, Van Lieshout et son équipe ont notamment réalisé une *WombHouse (Maison-Utérus)*, un *BikiniBar* en forme de buste féminin, ou encore un *BarRectum*. L'aspect organique est essentiel dans le travail de l'AVL.

*Slave City (La Cité des esclaves)*, est un camp de concentration

écologique, cynique, où les employés sont contraints de travailler 14 heures par jour pour donner une rentabilité de 7,8 milliards d'euros par an : une métaphore de notre monde, une critique de la globalisation. La ville, dont le plan adopte le dessin d'un phallus, vit en parfaite autarcie grâce au travail de ses 200 000 habitants (100 000 femmes, 100 000 hommes), préalablement triés dans un Welcoming Center (les candidats déficients sont recyclés, au sens écologique du terme). Ils travaillent 14 heures par jour : 7 heures dans un Call Center, 7 heures dans des champs ou ateliers. Après l'effort, le réconfort : 3 heures sont consacrées à la relaxation dans deux bordels, un pour les hommes (figuré en forme d'utérus), l'autre pour les femmes (en forme de long spermatozoïde), où les hommes doivent se livrer à des combats acharnés avant d'atteindre l'arène où les femmes pourront les choisir.

De manière ironique, le caractère organique de *Slave City* fait écho à l'obsession écologique actuelle, tandis que son implacable efficacité remémore les terrifiants rouages nazis de la « solution finale » : tout y est recyclable, même les hommes.



## Frères BOUROULLEC

### *Rêves urbaines, 2016*

Vue de l'exposition à Les Champs Libres du 25 mars au 28 août 2016

Les installations suspendues *Rêves urbaines* composent une exposition comme une rêverie de l'espace urbain. Le visiteur déambule à travers une vingtaine de propositions d'aménagement de la ville présentées sous la forme d'installations interactives, de maquettes de recherches, de prototypes à échelle 1, de films et de photographies. Parmi les projets, se distinguent

les lianes végétales, les torches, un ruisseau aérien, un kiosque.

« Notre culture de designers fait que notre monde est celui de l'objet, du concret, du confort, de l'ergonomie, ce n'est pas celui symbolique de l'architecture. Mais il existe une corrélation entre la manière dont on fait les objets et nos rêveries pour les villes. L'esthétique de nos projets provient souvent de la manière dont les choses s'assemblent ou se rassemblent. Ce sont des modules qui permettent de nouvelles géométries, et parfois à géométrie variable. Où produit-on de la beauté ? On a besoin aujourd'hui de réfléchir en termes esthétiques : quel effet sur la vie quotidienne produira la position d'un banc, d'un arbre, d'un toit ? »



## Pierre BESSON

### *Projet 1,2,3, 2001*

impression UV sur dibond  
150x98cm

Pierre Besson est artiste depuis plus de 30 ans : à l'origine sculpteur, il fabrique depuis une dizaine d'années des images fabriquées à partir de photographies, retravaillées grâce à des outils numériques. La spécificité des images de Pierre Besson, c'est qu'elles ne donnent jamais à voir ce que l'on croit.

Les territoires que Pierre Besson nous invite à explorer pourraient être réels. Zones urbaines,

sites portuaires et industriels, laissent apparaître des paysages extérieurs désertés par l'homme. A la contemplation appliquée de ces images, s'installe un malaise : l'artiste se joue des échelles et des règles de la perspective et s'amuse à fausser notre perception des espaces.. En réalité, aucun des paysages inventés par Pierre Besson ne pourrait être arpenté : trop petits ou trop hauts, trop étroits, pas assez plans, la juxtaposition des espaces, des points de vue, des échelles, brouille notre regard et déstabilise notre compréhension des lieux.

Ces paysages urbains n'existent nulle part. Ils sont fabriqués avec ingéniosité à l'aide de photographies réalisées en macro par l'artiste, à l'intérieur d'unités centrales d'ordinateurs désossés. Les murs, les parois, le sol des bâtiments visités par l'oeil, sont constitués par les unités centrales. Pierre Besson conçoit une cité aux traits futuristes et spatiales mais où la figure humaine est absente. Qui habite ces lieux ?

### *Focus sur l'habitat, la maison fantasmée :*

Dans son acception usuelle, le verbe « habiter » signifie occuper habituellement un lieu. A la fois lieu de vie, espace intime ou de protection, notre habitat nous abrite du monde extérieur. Véritable cocoon, l'espace intime devient un espace de projection de soi-même, comme une extension. A notre image nous façonnons notre habitat à la manière des *Psychoarchitectures* de Berdaguer et Péjus. Se projeter dans un lieu comme dans une zone de confort, qu'il soit sédentaire ou nomade, précaire ou luxueux, l'adage de se sentir bien chez soi prend alors tout son sens. L'habitat s'adapte donc aux différentes façons de penser et voir la vie.



## BERDAGUER & PÉJUS *Psychoarchitectures, 2006*

ensemble de 6 sculptures sur socles  
Résine et bois peint  
dimensions variables  
Acquisition en 2006  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Marie Péjus : née en 1969.  
Christophe Berdaguer : né en 1968. Ils vivent à Marseille.

Christophe Berdaguer et Marie Péjus poursuivent depuis la moitié des années 1990, une recherche plastique fortement liée à l'architecture et centrée sur l'analyse, la production de projets d'habitat ou d'aménagement d'espaces.

Les *Psychoarchitectures* se présentent sous la forme de maquettes d'architectures de maisons. Réalisées en résine blanche, ces architectures aux formes irrégulières et torturées peuvent paraître étranges. Il s'agit en fait, de la mise en trois dimensions de dessins d'enfants réalisés lors de tests psychologiques, appelés «tests de la maison».

«Repenser l'habitat nécessite de comprendre comment les corps qui vivent à l'intérieur fonctionnent tant sur le plan «mécanique», physiologique, que sur le plan psychique et culturel. Ces données techniques, une fois absorbées et mises en relief par une enveloppe architecturale, se trouvent exacerbées. Nos projets d'architecture n'ont pas pour fonction de soigner, de protéger ni d'apporter des solutions. Ils fonctionnent un peu comme des maladies psychosomatiques, des matérialisations de situations conflictuelles.»



## Briac LEPRÊTRE

*Bungalow Royal*, 2012

Polystyrène, résine, acrylique, bois,  
57 x 57 X 55 cm

«Le Bungalow royal a été spécialement conçu pour répondre aux exigences de confort des aventuriers assumant leurs instincts sédentaires.

Vue d'ici, cette joute de voisinage semble autrement plus trépidante qu'un débat ontologique s'évertuant à départager la sculpture de la maquette d'architecture. Gîtes fantasmés par le voyageur avide de grand air conditionné -celui qui se contente du dépaysement offert en classe économique pour s'épargner l'effort des vacances - ces objets s'érigent fièrement comme emblèmes d'un authentique désir d'ailleurs pantoufflard, une rêverie pittoresque qui trouve l'inspiration chez Leroy Merlin. Si vous y croisez de probables ziggurats en béton, prenez garde à ce que vos hypothèses esthétiques ne tombent comme un trousseau de clés dans ce qui semble bien représenter un grille d'évacuation, là où la délectation formelle d'un volume minimal comme l'évocation du génie bâtisseur d'une civilisation précolombienne sont prises au dépourvu par une descente de garage.» Julie Portier



## Patrick VAN CAECKENBERG

*Le berceau*, 2009

Artiste mélancolique à l'univers singulier, Patrick Van Caekengergh invite le visiteur à se plonger au sein d'un microcosme presque protecteur. à la lisière du monde animal, végétal ou minéral, l'artiste développe un imaginaire au confin du conte et du voyage. L'hibernation, l'isolement ou le cycle de la vie sont des thèmes récurrents dans l'oeuvre de l'artiste. Le règne animal prend également une part très importante dans le travail de recherche de l'artiste et vient illustrer sa manière

de répertorier le monde, de l'inventorier et de l'organiser. L'artiste appréhende le monde à travers son lit, sa chambre, ses collections où tout y est régulièrement ingurgité, traité, digéré et recyclé sous forme de collages ou de figurines.

*Le berceau*, trainé comme une maison derrière le dos de l'artiste évoque à la fois la coquille de l'escargot et la caravane du parfait campeur. Patrick Van Caekenberg conçoit son oeuvre comme un espace de vie fantasmé ou l'espace intime et confiné se confronte au monde extérieur où la manière d'habiter celui ci devient très personnel, reclus.



## François CURLET

*Bunker à 6 oeufs*, 2011

Né en 1967 à Paris (Ile-de-France)  
où il vit.

Loin des systèmes et des conventions artistiques, François Curlet aborde l'art de manière décomplexée. Par les rapprochements improbables, les changements d'échelles et les collisions de matières, les pièces de François Curlet procèdent à des glissements de sens, dans un propos souvent surréaliste, frontal et drôle.

Entre sarcophage et nid, tombe et abri, *le Bunker pour six oeufs* joue avec l'incongru et l'ambigu. Entre paranoïa sécuritaire et obsession de conservation, les oeufs, aussi reproductibles que fragiles, sont autant emprisonnés que protégés par l'armature bétonnée. Reprenant l'iconographie de la guerre, l'oeuvre nous suggère la vacuité de nos comportements,

La permanente recherche de refuge et de sécurité, quand «tout le monde veut faire son nid, héritiers, endettés ou façon coucou».



## LOS CARPINTEROS

*Vecinos II, 2006*

Matériaux divers  
105 x 150 x 150 cm  
Acquisition en 2008  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Marco Castillo Valdès né en 1971 à Camaguey (Cuba), Dagoberto Rodrigues Sanchez né en 1969 à Caibarién (Cuba) et Alexandre Arrechea né en 1970 à Trinidad (Cuba), ils vivent à La Havane.

Los Carpinteros travaillent autour des notions d'urbanisme et d'habitat. Leur pratique artistique, au croisement de l'architecture, la sculpture et le design, revêt souvent un discours politique bien que teinté d'humour. Par leur travail, ils semblent nous dire que chacun est concerné par la vie urbaine, par la nécessité de participer à son amélioration, et de décloisonner les individus en les faisant dialoguer.

C'est précisément le concept de *Vecinos II* (« Voisins»). Deux maquettes de maisons contemporaines en construction tangent à la surface d'une piscine miniature posée sur des tréteaux. La rencontre fortuite de deux maisons échappées d'un lotissement flamboyant neuf, au gré des mouvements de l'eau, transcende la notion d'habitats fixes, d'individualisme. La hardiesse de cette mise en scène contraint les habitants de se mettre à nu afin d'accéder à leur habitation, de se débarrasser de tout signe distinctif extérieur, annulant ainsi toute inégalité des hommes. La piscine, objet-symbole de luxe se désenclave, se vulgarise. Vision délirante de la réalité, *Vecinos II* ouvre sur un imaginaire à la fois jubilatoire et emprunt de gravité. Au lieu de réunions occasionnelles, de regards courtois (ou pire de commérages), cette maquette tente de réconcilier la nature humaine du voisinage ; référence implicite à la condition insulaire de Cuba et de sa proximité avec les États-Unis.



## Atelier VAN LIESHOUT

*L'absence, 2009*

Collection Estuaire

Atelier Van Lieshout - célèbre pour ses mobiles homes qui rendent possible la vie autarcique, ou pour ses unités architecturales inspirées par le corps humain et les organes vitaux - a acquis une réputation internationale en produisant des œuvres aussi diverses que des machines, sculptures, bâtiments, installations et des concepts pour des villes utopiques.

*L'Absence* est une sculpture qui répond à son environnement architectural. Elle offre l'apparence d'une masse mouvante et vivante aux multiples protubérances, comme l'incarnation d'un geste dénué de limites, de forme ou de fonction. Cette forme intuitive est habitable : l'artiste en fait un lieu de vie et de discussion.



## Florence DOLÉAC & David DE TCHARNER

*La villa parmentier, 2011*

« Lorsque le temps tourne à l'orage, éloignez votre tente des arbres sans pour autant la placer dans un endroit isolé. Si vous avez une tente canadienne, piquez des pommes de terre sur les tiges extérieures en fer, cela évitera qu'elles n'attirent la foudre. »

Le Corbusier, Architecture du

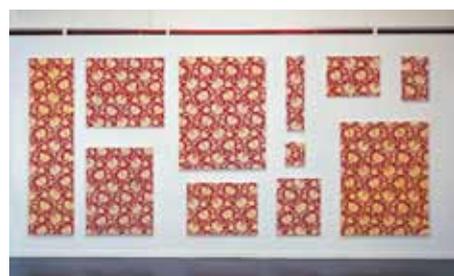
bonheur, le camping est une clef, 1955

La Villa Parmentier est une cabane créée en juillet 2011 pour l'exposition *Châteaux secrets* commissionnée par Florence Parot pendant le DIEP Festival de Dieppe, port normand ayant accueilli les premières pommes de terre du continent.

Cette cabane est un hommage à la tente canadienne de notre enfance, sur laquelle, comme le cite Le Corbusier, il était conseillé de planter une patate aux extrémités des piquets afin d'éviter d'attirer la foudre. La pomme de terre géante plantée ici sur la structure a pour particularité de contenir des lampes solaires, qui permettent de retrouver la cabane la nuit. La couleur dégradée de l'habacle a été baptisée « lavis normand », une peinture réalisée directement sous la pluie. Romantique chambre à coucher pour deux personnes, la Villa Parmentier se convertit facilement en une grande table conviviale pouvant recevoir huit amis.

Suite à cette construction, Florence Doléac et David de Tschärner ont rêvé d'un camping, dans lequel les cabanes se déclinent en plusieurs couleurs et plusieurs atmosphères. Chaque cabane, entourée d'un petit jardin épicé, stimulera ses occupants.

A l'occasion de leur exposition à la Galerie des Multiples en juin 2013, ils présentent différentes recherches de couleurs et de parfums, des maquettes qui prennent la forme de bougies parfumées. Un plan d'architecte et une vidéo d'aide à la construction, confiée à Seydou Grépinet, viennent compléter ce multiple et offrent ainsi l'acquéreur la possibilité de réaliser la cabane lui-même.



## Béatrice DACHER

*La maison où j'ai grandi, 1998*

11 huiles sur toile  
205 x 430 x 3 cm  
Collection du Frac des Pays de la Loire  
Acquisition en 1999

Née en 1961 au Havre, elle vit à Nantes.

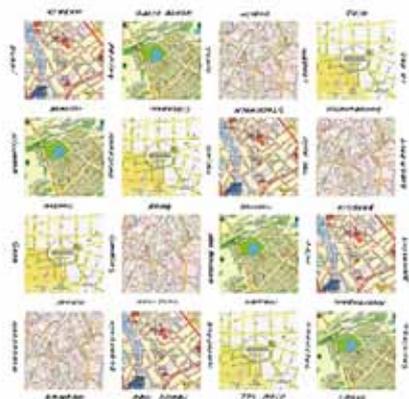
Quel serait le motif le plus perturbant qui serait capable de composer notre paysage intime, source de réminiscences et de vertige ? Celui sans doute le plus visible que l'on côtoie quotidiennement. On aura tôt fait de reconnaître la dimension humaine de la peinture de Béatrice Dacher, trop humaine sans doute pour que celle-ci échappe toujours aux catégories. Devant ces toiles violemment et patiemment figuratives, ce qui vacille et mène au plus grand désordre c'est cette capacité à mettre en scène la peinture. Béatrice Dacher déplace les genres.

*La Maison où j'ai grandi* comporte onze peintures et une impression sur toile. S'inspirant des motifs contenus dans la tapisserie de son couloir à Nantes, l'artiste, dans un mouvement quasi proustien, revisite le temps, celui du XIX<sup>ème</sup> siècle où elle reconnaît ceux entrevus dans des musées londoniens. Par un jeu d'association, ce souvenir vient s'entrechoquer à un autre, plus personnel : celui d'une maison, au Havre, également du XIX<sup>ème</sup>, où elle a vécu ses dix premières années, et qui était celle de ses grands-parents. On songe à la description d'une maison que Marguerite Duras a traversée et dont elle dit qu'elle la « consolait de toutes ses peines d'enfant ».

Par ailleurs *La maison où j'ai grandi* (titre d'une chanson de Françoise Hardy qui dans sa version française en a laissé une empreinte définitive) s'attache à des frémissements qui rejoignent ceux que diffuse la proposition conçue pour le bâtiment du Conseil Général. Ici le motif c'est le feuillage des arbres face à l'architecture, ainsi que les zones ensoleillées dans les ombres. Le feuillage, l'ombre projetée et la porte en ferronnerie forment une sorte de mantille, enveloppant la façade, la toiture et l'intérieur du bâtiment. Le choix de l'inox que l'on doit aux architectes souligne remarquablement, à l'instar des couleurs de la robe de Peau d'Ane, les frémissements du temps.

## *Habiter un lieu, habiter un paysage : le pratiquer*

Habiter un lieu, c'est le traverser pour le connaître, le comprendre. Y poser ses bagages, même quelques secondes, permet d'habiter instantanément un espace aussi étranger qu'il puisse être. Pratiquer un lieu peut se faire de différentes manières comme déployer notre propre présence dans l'espace et y apposer sa trace, sa marque. Pratiquer un lieu c'est aussi le penser, se le réapproprier de façon plus personnelle à la manière de Jean Jacques Rullier qui, lors d'une promenade qui peut sembler anecdotique, sans grand intérêt au travers d'un paysage, retranscrit sous forme de croquis ce qui attire son attention, le petit détail qui fait que ce paysage est unique et particulier. C'est aussi cela habiter un lieu, s'y projeter pour le donner à voir autrement, à partir de son propre regard ou de sa propre expérience comme Laurent Tixador & Abraham Poincheval qui tel des aventuriers tissent des liens avec un lieu, un paysage sauvage ou urbain, pour y habiter temporairement mais intensément.



## Jef GEYS

### *Quadra medicinale, 16 countries/cities, 2008*

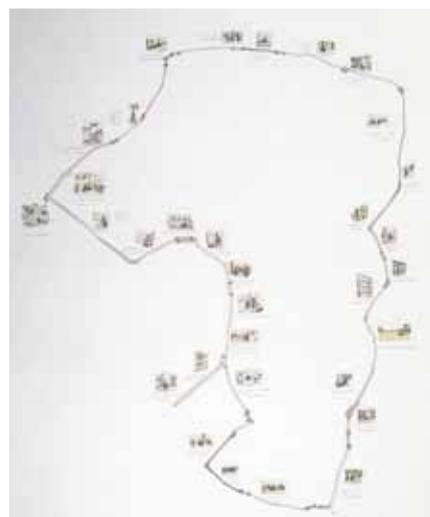
Impression sur tyfex, édition 1/8  
130 x 130 cm  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Né en 1934 à Bourg-Léopold. Vit à Balen (Belgique).

Apparu sur la scène artistique au début des années 60, Jef Geys conduit toute son œuvre comme un vaste projet évolutif qui conjugue attitude conceptuelle, activité pédagogique et expérimentations plastiques. Constamment hybride, l'œuvre de

Jef Geys a la particularité de se construire sur un héritage moderniste – notamment celui du Bauhaus – tout en développant le goût de l'artiste pour la dimension ordinaire du réel.

L'œuvre *Quadra medicinale, 16 countries/cities* est le résultat d'une demande de l'artiste à quatre personnes résidant au centre ville de grandes Métropoles. Il leur demande d'arpenter un petit territoire autour de chez eux et d'y recenser les plantes médicinales que l'on peut y trouver. Dans un contexte où l'urbanisation prend le pas sur la nature, Jef Geys met en avant cette nature qui réussit malgré le béton à se faufiler, le choix de plantes aux vertus médicinales n'est donc pas anecdotique.



## Jean-Jacques RULLIER

### *Les courses au supermarché, 2002* *Promenade en vélo, 1992*

Série *Promenade, Suite berlinoise*

Encre et crayon de couleur sur papier  
Chacun : 59,5 x 44 cm  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Né en 1962 à Bourg-Saint-Maurice (Savoie). Vit à Paris.

Les matériaux employés par Jean-Jacques Rullier, depuis toujours se distinguent par leur simplicité. Il s'agit d'objets, d'images de la vie quotidienne : des pièces de maison, des devantures de petits commerces, des ustensiles ou des outils, etc. Du pauvre, de l'insignifiant, de l'habituel invisible qu'il utilise comme des moyens de visualisation du monde. Jean-Jacques Rullier s'est mis à inventorier, entre autre, par le dessin, un certain nombre de lieux banals, d'actions (se laver, manger, boire, dormir), en passant par les promenades et les rêves. Le dessin est pour lui un moyen de garder une trace de l'éphémère. On pourrait situer ses affinités électives du côté de la littérature (Kafka, Walser, Pérec), de la musique (John Cage), de la danse (Pina Bausch) et pour les arts plastiques (Duchamp, Boltanski).

Avec les *Promenades*, Jean-Jacques Rullier inventorie d'infimes parcelles d'espaces comme autant de fragments de l'expérience de chacun d'entre nous : « grâce à leur potentiel de cheminements possibles dans ces dessins, l'important est de donner une idée de la quantité infinie d'informations que nous recevons à longueur de journée sans même y prêter attention. Un matériel de sensations et d'impressions remplace cette fois les objets de mes autres séries ».



Laurent TIXADOR  
& Abraham  
POINTCHEVAL

*Total symbiose 2*, 2005

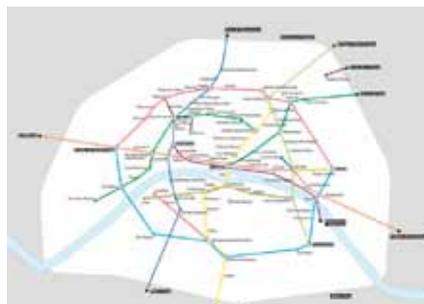
Bouteille en verre, cordelette et peau de blaireau, terre, terre cuite et vidéo sonore (25')  
20 x 51 x 15 cm  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Laurent Tixador est né en 1965 à Colmar, vit à Nantes.

Abraham Poincheval est né en 1972 à Alençon, vit à Marseille.

« À la question de savoir si nous nous sentons proches des artistes du Land Art parce que nos travaux répondent aux deux critères qui le définissent généralement : être en milieu naturel et intervenir sur l'espace, nous répondons immédiatement : non (...). Notre atelier se situe dans la nature mais ce que nous souhaitons, c'est tout simplement nous transposer dans des situations aventureuses. » . Comme un énoncé nécessaire, un postulat de départ qui tenterait de fixer les règles ou le cadre avant que l'Histoire ne se mette en marche, régie par les hasards et les aléas extérieurs. En l'occurrence, l'histoire est souvent celle d'une aventure à vivre : tantôt un itinéraire aux moyens de déplacements ou aux trajectoires peu communs, tantôt un campement au contexte décalé.

L'œuvre *Total Symbiose 2* rend compte de leur performance sur le terrain, un séjour en autarcie au beau milieu d'une prairie de Dordogne, dans des igloos de terre construits par eux-mêmes. La bouteille, comme celle que l'on jete à la mer, devient l'écrin ou se niche le souvenir de leur expérience.



Pierre JOSEPH

*Mon plan du Plan de  
Métro de Paris*, 2000

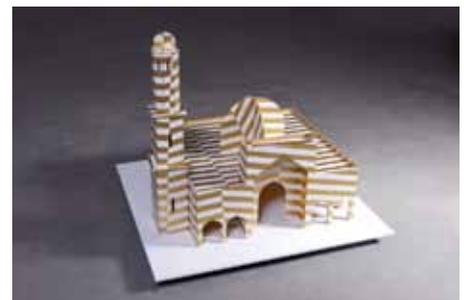
impression numérique marouflée sur  
aluminium  
135 x 170 cm  
Collection Frac Poitou-Charentes

Dans un premier temps de son travail (à travers la série bien connue des « Personnages à réactiver »), Pierre Joseph soulevait la question de l'interaction possible entre le spectateur et l'œuvre dans l'exposition, interrogeant les codes culturels et les relations

du spectateur au musée, mais aussi le statut de l'œuvre d'art. Aujourd'hui, l'artiste précise cette question à travers la notion d'apprentissage, l'étendant à une réflexion sur les savoirs et les connaissances. Issu du travail de mémoire de l'artiste, *Mon plan du plan de métro de Paris (2000)* retranscrit uniquement ce qu'il connaît, ce dont il se souvient pour l'avoir suffisamment pratiqué. S'il évoque ainsi les débuts de la cartographie, où seuls les territoires réellement visités et considérés comme connus pouvaient être retranscrits par un plan ou par une carte, ce « plan » par définition n'en est pas un. Unique, il témoigne d'une expérience et d'une connaissance personnelle et n'a pas de prétention fonctionnelle ou universelle. Humble retranscription d'une démarche d'apprentissage, cette œuvre amène à reconsidérer ce qui semble définitivement acquis qu'il s'agisse d'un code, d'un langage ou d'un savoir.

-  
*Habiter en société :  
la co-habitation*

Faire avec l'autre. La co-habitation est tout autant un état d'esprit qu'un état de fait. Il rassemble et définit l'idée que deux individus habitent ensemble sur un même sol, un même territoire. Mutualisation d'un espace, la co-habitation peut être entre plusieurs communautés, entre ce qui est habité et ce qui ne l'est plus, lors que l'habitat humaine coexiste avec l'habitat naturel... La co-habitation est multiple et génère ainsi plusieurs situations que les artistes s'approprient pour les souligner, les rendre compte. Donner à voir l'habitat comme une notion à partager, parfois par contrainte, parfois par consentement.





## Nathan COLEY

*Camouflage Mosque, 2006*

*Camouflage Church, 2005*

*Camouflage Synagogue, 2006*

émail peint sur contreplaqué marine  
85 x 82 x 69 cm  
92 x 52 x 33 cm  
36 x 61 x 41 cm

Né en 1967 à Glasgow où il vit.

À travers ses installations, Nathan Coley questionne la charge sociale et politique de l'architecture et de l'espace public, leurs influences sur les comportements et modes de pensée. Il réalise ainsi différents modèles réduits tels que le magasin Marks & Spencer de Manchester, soufflé par une bombe de l'IRA et finalement détruit, ou les deux cent quatre-vingt-six églises d'Édimbourg, représentation de la place, physique et spirituelle, du pouvoir religieux dans nos sociétés contemporaines.

Pour le Turner Prize en 2007, il « homogénéise » des maquettes d'architecture de mosquée, de synagogue et d'église en les peignant avec des bandes. Dans ces maquettes, achetées par le Frac, il étudie l'expression physique et idéologique qui existe dans l'architecture religieuse tout en explorant les limites entre œuvre d'art, architecture, objet et environnement.

Les maquettes ne renvoient pas à des édifices réels mais reprennent de manière générique les grandes lignes architecturales pour chaque religion. Il ajoute également des rayures de camouflage, allusion aux motifs géométriques utilisés pour dissimuler les bateaux lors de la seconde

guerre mondiale.

Dans le même ordre d'idées, Nathan Coley construit des enseignes lumineuses qui affichent des slogans à charge de semer un doute chez le passant (« We must cultivate our garden », « Gathering of Strangers », « Heaven is a place where nothing ever happens »...).

« Je m'occupe des relations entre la sphère publique et la sphère privée, l'État et l'Église, la morale personnelle et politique car je ne suis pas prêt à laisser ces discussions et décisions au gouvernement ou à l'Église. Je ne pense pas qu'ils soient les mieux placés pour s'en occuper. Le rôle de la culture est de s'occuper de ce genre de questions. »



## Lucy ORTA

*Refuge wear - habitent, 1992-1993*

Aluminium coated plyamide, polar fleece, telescopic aluminium poles, whistle, lantern, compass

Lucy Orta est née en 1966 à Sutton Coldfield, Royaume-Uni.

L'œuvre collaborative de Lucy + Jorge Orta explore les sujets sociaux et écologiques à travers une grande variété de supports : sculpture, peinture, photographie, vidéo, dessin, intervention éphémère et performance.

Lucy Orta se tourne vers les arts plastiques dès 1992 suite à son arrivée à Paris et à sa rencontre avec l'artiste Jorge Orta. Son œuvre sculpturale interroge les frontières entre le corps et l'architecture et explore les enjeux sociaux qu'ils ont en commun, comme la protection, la communication et l'identité. Elle utilise aussi bien le dessin que la sculpture-textile, la performance, la vidéo et la photographie pour construire

une œuvre singulière. Ses séries emblématiques comprennent *Refuge Wear* et *Body Architecture* (1992-1998), autour des habitats portatifs minimums à mi-chemin entre architecture et habillement, des architectures portables et autonomes représentant les questions liées à la survie et la mobilité des personnes.



**Didier MARCEL**  
*Sans titre, à louer, 2005*

Métal galvanisé, carton, matériaux divers, système rotatif débrayable  
178 x 83 x 65 cm

Collection Frac Corse  
Depuis la fin des années 1980, Didier Marcel s'approprie des formes issues de l'architecture, de l'habitat ou de l'outillage, ainsi que des éléments naturels tels que des arbres ou des bottes de pailles. Au fil du temps, les objets et les constructions spatiales laissent place à des maquettes de plus en plus sophistiquées. Cabanes, abris, garages, architectures modestes et précaires, souvent à l'abandon, sont les modèles qui l'intéressent. L'apparente hétérogénéité de son travail réside autour d'une préoccupation simple : comment peindre le paysage du XXI<sup>e</sup> siècle, sans anachronismes, ni nostalgie, sans omettre la réalité industrielle et commerciale de notre environnement ?

La maquette présentée ici dispose d'un dispositif motorisé qui l'entraîne dans une rotation sur elle-même. Il s'agit d'un bâtiment proche du délabrement, issus de paysages de villes abandonnées, très éloigné des

maquettes que l'on pourrait croiser au détour d'une vitrine d'architecte. Le bâtiment miniaturisé tourne sur son axe. Ce mouvement giratoire lent et perpétuel rappelle les stands de foire et des salons, où les produits sont ainsi mis en valeur.



## Jordi COLOMER

*Anarchitekton, Barcelona, 2002*

Vidéo  
Collection Frac Centre

*Anarchitekton, 2002*

Bois, carton  
154 x 130 x 22 cm  
Collection Frac Centre

Né en 1962 à Barcelone, vit entre Paris et Barcelone.

Artiste de formations multiples: architecte, artiste et historien de l'art, Jordi Colomer réalise des rapprochements entre le social, l'architecture et la fiction. Jordi Colomer s'est consacré, à ses débuts, à la sculpture, puis à des installations vidéographiques constituées de structure architectoniques. Du documentaire à la fiction, de la fiction au documentaire, les éléments qui composent les installations d'artiste dessinent des territoires fictionnels ouvrant sur une réflexion autour des liens qui unissent les individus à leur environnement réel et imaginaire, subi ou fantasmé.

Alors qu'il repense le projet social utopique le phalanstère «L'avenir» de Charles Fourier, caractérisé par la mise en place de communautés idéales sous l'impulsion d'une harmonie universelle possible grâce à l'utopie architecturale communautaire, l'artiste questionne la pensée émancipatrice avancé par les architectes modernes.

À partir de 2001, la recherche scénographique de Jordi Colomer s'ouvre à l'espace urbain, explorant les divers scénarios de la vie sociale (quartiers, routes, déserts, terrasses...). Cette étape de son travail est caractérisée par les voyages, peut-être parce qu'ils lui permettent de garder un regard étranger sur les différents décors urbains qu'il cherche ou découvre.



## Thenjiwe Niki NKOSI

*In plain sight (After the Tripode), 2013*

Œuvre réalisée dans le cadre des XXVIIe Ateliers Internationaux du Frac des Pays de la Loire.  
Huile sur toile  
143,5 x 190 x 6 cm

Acquisition en 2014  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Née en 1980 à New York. Vit et travaille à Johannesburg.

Ces « portraits » de bâtiments font partie d'un corpus plus large qui interroge le pouvoir et les structures du pouvoir.

*« Bien que mon approche de ces nouvelles peintures reste la même - en ce sens que je peins les bâtiments des villes où je vis ou que j'ai visités, en essayant d'étudier et parfois de ré-imaginer la ville - il y a ici un élément nouveau : l'intrusion du végétal. L'ajout de la vie des plantes consiste à combiner l'organique et ce qui est fait par l'homme. Il s'agit également de questionner le « langage »*

*que nous appliquons au champ de l'architecture et à celui de la phyto-écologie. Nous parlons dans les mêmes termes de la migration des plantes et de la migration des populations, alors que le "langage" formel de l'architecture parle des forces historiques et des tendances qui sont en jeu dans la conception des bâtiments qui nous entourent. Ce que sous-tend mon travail dans l'examen de ces structures - architecturales, biologiques, étendu au domaine social et politique - est une interrogation des forces invisibles qui les ont créées. »*

Thenjiwe Niki Nkosi soulève dans son travail des alternatives à la manière dont l'Homme habite et régie le monde. Ici, dans le travail produit lors d'une résidence au Frac en 2013, *In plain Sight (After the Tripode)* et *What Is It that You keep Forgetting (After the Palais de Justice)* elle fait co-habiter des forces qu'elles soient politiques ou naturelles. La cohabitation est-elle possible et compatible avec les besoins et les nécessités de chacun dans un monde où la culture et la nature sont en perpétuel confrontation.



## Dan GRAHAM

*Pergola/Two-Way Mirror Bridge For Clisson, 1989*

Œuvre en 3 dimensions, Installation  
Aluminium, verre, métal, eau et végétation  
300 x 340 x 430 cm

Acquisition en 1992  
Collection du Frac des Pays de la Loire

Né en 1942 à Urbana (Etats-Unis), il vit à New-York.

Le travail de Dan Graham, toujours dans l'ambivalence entre espace privé et espace public, s'articule autour de l'architecture. L'œuvre *Pergola/Two-Way Mirror Bridge For*

*Clisson*, créée pour le parc de la Garenne Lemot à Clisson (où elle a été réinstallée depuis 2006), invite le visiteur à une promenade entre artifice et nature et questionne les rapports entre l'art et la ville. Empruntant le vocabulaire de la sculpture minimale, la forme géométrique s'allie à la transparence et à la verdoiance du parc surplombé par un jeu de miroir révélant ainsi son propre environnement. Corps sculpté pourtant étranger, la pergola se fond dans le décor et invite à sa contemplation.

Le travail préparatoire de l'artiste devient ici témoin d'une recherche in situ. La réflexion de l'artiste s'ancre dans une perception sociale où le sujet, tantôt visiteur tantôt acteur, détient une place centrale.

*Habitat particulier pour création particulière : le DESIGN*

Le design part des réflexions sur la ville et l'architecture pour aller vers l'espace habitable. Résultat d'un engagement politique des artistes des avant-gardes qui projetaient de changer le monde et de faire surgir par l'apport technologique d'une société industrielle émergente un nouveau mode de vie, le design prend alors une place prédominante.

Au XXème siècle les créateurs ont eu une préoccupation commune pour concevoir et inventer des espaces de vie mobiles et transformables et réfléchir des lors à de nouveaux scénarios de vie.



**Bruno MUNARI**

*Abitacolo*, 1971  
Édité par Robots

Collection École régionale des beaux-arts de Nantes, Nantes.

Né en 1907 à Milan (Italie), il est

décédé en 1998.

Bruno Munari est cet enfant terrible du design et de l'art italien, un personnage hors normes et paradoxal. Tout au long de sa vie, qu'il s'agisse ou non du public enfants, il a travaillé autour de l'objet livre, qui occupe dans son oeuvre une place unique et originale. Chef de file du mouvement futuriste italien, il revient longuement sur le thème de la machine, en y apportant l'humour, l'ironie plus exactement. Sculpteur, il s'est aussi intéressé à la technique de fabrication des objets, jouant un rôle très important dans cette recherche d'adéquation entre l'usage, la forme et la technique de fabrication. Dans la série d'objets entre livres et sculptures, ses «sculptures de voyage» sont des choses légères en carton replié. Une sorte d'origami. Une sculpture jetable que l'on peut emporter en voyage pour décorer sa chambre d'hôtel. Sa réflexion autour du livre l'amène aussi à inventer des structures de lecture pour les enfants.

Dans les années 1980, il enrichi sa panoplie de la lecture en imaginant «l'abitacolo». Cet habitacle dessine dans la maison ou dans la chambre des enfants une sorte de cabane légère, un lit mais surtout un espace personnel. «... c'est un placenta d'acier plastifié, un endroit où méditer et en même temps, un endroit où écouter la musique qu'on aime. Un endroit pour recevoir, un endroit pour dormir, une tanière légère et transparente...» «il libro letto», (livre-lit ou livre lu en italien) fait peut être la synthèse du travail de Munari. «C'est un lit pliant, c'est un livre habitable, on peut faire un petit somme entre les pages où de petits rêves sont déjà là. Chaque livre est un lit habité à sa façon par chacun de nous».



**Alain CHERRIER & Daniel NURET**

*Cellule Habitable G524*, 1970

Édité par PDB  
Collection XXO, Roumainville

Alain Cherrier et Daniel Nuret sont les deux architectes qui ont conçu cette Cellule Habitable orange. Elle s'inscrit parfaitement dans la lignée des projets des années 1960 - comme les maisons bulles d'Antti Lovag - qui privilégient une forme arrondie. Elle renvoie aussi aux projets d'Archigram, notamment Instant City, ville-machine susceptible de déplacements, lieu d'accueil de véhicules, de capsules et d'espaces prééquipés pour l'habitat individuel, où se lit une véritable fascination pour tout ce qui touche à la recherche spatiale. Cellule futuriste, ce projet fait en effet écho aux recherches liées à la mission Apollo XI, le 16 juillet 1969, où pour la première fois des hommes marchent sur la Lune.



**Mathieu Mercier**

*Structure de bois et de mélaminé*, 1 et 2, Étage, 1998

Collection Frac des Pays de la Loire, Carquefou

Né en 1970 à Conflans-Sainte-Honorine (France).

Le travail de Mathieu Mercier est sous-tendu par une réflexion critique aiguë sur ce qu'était l'ambition culturelle de la modernité à l'orée du XXe siècle. L'histoire du bricolage, à laquelle s'intéresse Mathieu Mercier, constitue la possibilité d'une prise de position individuelle et offre un contre-modèle au façonnage des goûts, des désirs ou des rôles opéré par l'industrie à travers les produits de la grande

distribution. Structure de bois et de mélaminé (la pièce fut réalisée en 1998 puis un plan technique lui fut adjoint en 2002), en rappelant certaines constructions antérieures de l'artiste, confirme cet aspect évolutif et modulable que certaines oeuvres présentent. Si l'on songe d'emblée à des étagères façon mobilier contemporain fonctionnel et bon marché, on ne saurait se contenter de cette interprétation immédiate.

L'aspect bricolé, un peu mal fichu n'en exclut paradoxalement pas l'élégance, une élégance qui renvoie ce drôle d'objet du côté de la sculpture, bien sûr, mais aussi de l'architecture, dans un mix qui n'est pas sans rappeler certaines formes du constructivisme russe des années 20. Un dernier mot qui concerne les titres. Leur littéralité descriptive, si elle ajoute à la volonté de sécheresse des propositions, laisse aussi toute latitude au regardeur et à sa capacité de lecture.



## matali crasset

*Domestic Ufo, 2008*

Collection Artconnexion, Lille

Née en 1965 à Châlons (France)

Cette installation propose un espace domestique pour quitter le quotidien et faire un voyage imaginaire. Elle se présente comme une structure autonome à poser dans une pièce, une cellule pour vivre au sol, seul ou à plusieurs, un starting point, une invitation pour décoller, laisser entrer la fantaisie, dérigidifier les codes et les rituels. C'est un autre monde à investir au centre de son living room, une sorte d'espace de téléportation."

matali crasset



## Marc Camille CHAIMOWIZC

*Jean Cocteau...*, 2003-2014  
Vue d'Installation à la Villa Sauber

Installation  
Dimensions variables  
Collection Nicoletta Fiorucci

Depuis le début des années 1970 Marc Camille Chaimowicz se trouve en position de décalage par rapport au modernisme des années 60 et 70. Bien qu'il ait cherché comme tant d'autres à dissiper les frontières entre art et vie, c'est en dandy du XIXe siècle qu'il interprète cette grande question des années 60. Dans cet esprit, il conçoit son atelier-maison à Approach Road; puisant dans sa vie intime et sociale, son activité prend des formes modestes, sans revendication ni déclaration - il offre par exemple du thé aux visiteurs.

C'est ainsi qu'en 1972 il réalise un premier environnement, interprété plusieurs fois (Celebration ? Real Life Revisited, 1972-2006) : initialement, cette œuvre-manifeste fut le cadre d'une performance au cours de laquelle il conviait les visiteurs à boire et à converser. Chaimowicz va désormais appliquer sa philosophie de la vie et de l'art - célébrer la vie réelle - à l'ameublement intérieur.

L'artiste met en situation des éléments de mobilier, conçus par d'autres ou par lui-même. Répartis dans l'espace de façon éparse, paravents, chaises, papier peint, consoles composent des décors de théâtre ou d'élégants intérieurs bourgeois un peu surannés. Esthète attentif aux moindres détails de son intérieur, il fabrique ses propres tableaux « à la manière de » Bonnard et Matisse et dessine les motifs de ses tissus, papiers peints et tapis. Traitée en motif reproductible, la marque de style du grand artiste prend alors la même valeur décorative qu'un motif de tapisserie. L'artiste développe ainsi une « philosophie de l'ameublement » anti-hiérarchique qui privilégie

l'ornement sur une conception globale de l'œuvre. Dans la continuité d'une pratique liée à la vie domestique et aux antipodes de la doxa moderniste, il s'intéresse donc aux détails et fioritures qui meublent les intérieurs au quotidien. Inversant l'idée d'un design fonctionnel et totalisant, les objets de Chaimowicz ne sont pas spécifiques, mais ambigus : une chaise est une sculpture, et inversement ; dotés d'une vie intérieure, les objets dysfonctionnent, les paravents sont troués et les « bureaux en déclin ». Minimales, les formes se voient colorées de rose, vert ou de bleu. Par ces différents moyens, l'artiste exalte la dimension affective des objets avec lesquels nous vivons : ses œuvres portent la trace d'une vie intime, provenant d'un passé fantasmé, sorte de nébuleuse où coexistent les intérieurs petits-bourgeois avec les élégants salons de Proust.

-  
*Habitat particulier pour créer : les résidences au Frac des Pays de la Loire*



Le Frac est habité par la création, au travers de son bâtiment, imaginé par l'architecte Jean-Claude Pondevie évoquant l'héritage moderniste de Le Corbusier, mais aussi par les artistes qu'il possède dans sa collection et qu'ils invitent à exposer. Le Frac est un lieu de réflexion et création à par entière, à travers ses Ateliers Internationaux où il invite, pendant quelques mois un ou plusieurs artistes à investir le Frac. De l'Abbaye de Fontevraud à la Garenne Lemot à Clisson et depuis 2000 sur le site de Carquefou, il est le premier Frac en France à instaurer des résidences d'artistes. Invités à travailler sur le lieu même du centre d'art, les artistes produisent en immersion. Chambres, cuisine et ateliers, tout y est pour que les artistes puissent vivre et travailler, parfois seul, tantôt à plusieurs.

Chaque année se sont de nouveaux projets qui voient le jour au Frac, tous différents, ceci viennent donner vie au white cube, ce grand espace d'exposition aux murs blancs qu'abrite le Frac.

Ainsi, chacun à sa façon, chaque artiste se projette dans le lieu, s'en inspire pour réaliser des œuvres in situ (comme des wall paintings dans l'accueil du bâtiment) ou des œuvres en écho à l'architecture, à l'environnement, au territoire. Le Frac devient un lieu de travail mais aussi de vie, où les artistes questionnent leur rapport au lieu de création.



## François CURLET

*XIXe Ateliers  
internationaux du Frac  
des Pays de la Loire –  
Résidence à domicile –  
Bazouges, 2005–2006*

Bois, peinture acrylique, lettres  
adhésives et photographie couleur  
encadrée  
Panneau 120 x 140 x 2 cm  
Photographie encadrée 49 x 66 cm

Don de l'artiste en 2008  
Œuvre produite par le Frac des Pays  
de la Loire, dans le cadre des XIXe  
Ateliers Internationaux  
Collection Frac des Pays de la Loire

Né en 1967 à Paris, où il vit.

François Curlet produit des œuvres qui reposent sur le principe d'incrustation ou de communication. Des éléments d'objets ou de langage sont

isolés puis rassemblés de façon à produire du sens, à interroger une situation, ou à dévoiler un aspect inaperçu du réel.

« En résidence d'artiste invité par le Frac des Pays de la Loire, habitant depuis peu dans cette région et ayant à l'instar du Frac un parc, je proposais une résidence à domicile avec en témoin un panneau résidentiel muni du logo du Frac planté dans le parc du domicile le temps du séjour. Ce panneau est réinstallé dans le parc du Frac avec, également, une image souvenir du panneau dans la salle d'exposition. Entre les deux, un GPS confirme la localisation de ces deux preuves. Pendant la durée de la résidence à domicile, ce temps défini amènera une barque produite à l'occasion et installée au final dans l'exposition de groupe des résidents comme témoignage du temps privé. Une cascade miniature d'analogies est née de cette invitation... »

François Curlet



## Pascal CONVERT

*L'appartement de  
l'artiste, 1990*

Verre et bois peint  
350 x 450 x 550 cm

Acquisition en 1996  
Dépôt du Fonds régional d'art  
contemporain des Pays de la Loire au  
domaine de la Garenne Lemot.

Né en 1957 à Mont-de-Marsan, vit à  
Biarritz.

Dès le début des années 80, Pascal Convert manifeste un intérêt pour l'architecture et les relations qu'elle définit entre espace privé et public. La maison inhabitée, vidée de son mobilier, destinée à une prochaine démolition, devient pour l'artiste le lieu d'une investigation et l'objet d'une topographie minutieuse. A l'inverse de l'archéologue qui cherche à reconstituer le passé à partir de fragments exhumés,

Pascal Convert, par des relevés ou des moulages en verre d'éléments du décor, cristallise l'histoire et crée lui-même ce qui va prendre valeur de vestige.

*L'appartement de l'artiste* a été produit en 1990 alors que l'artiste était pensionnaire à la Villa Médicis à Rome. Présentée cette même année à Clisson, à l'initiative du Fonds régional d'art contemporain des Pays de la Loire occupant alors le Domaine, elle témoigne des échanges entre ces deux lieux de villégiature et d'art. En effet dans les années 1990, renouant avec son histoire et sa vocation première, la Villa de la Garenne Lemot était à nouveau un lieu d'accueil pour les pensionnaires de l'Académie de Rome.

Les développements successifs de *L'appartement de l'artiste* s'inscrivent dans la même problématique : en 1987, Pascal Convert recouvre les parois chantournées des boiseries de son salon de plaques de verre qui tout à la fois voilent le décor et révèlent par la définition d'une lumière nouvelle la structure essentielle de cet espace vacant. En exposant par la suite sa seule empreinte en verre de ces parois, il donne à voir par un effet illusionniste la «doubleure» de son salon, qui acquiert ainsi un statut autonome.

La structure ainsi réalisée met en jeu les notions d'intérieur et d'extérieur, de clos et d'ouvert, de plein et de vide, de matrice et de moulage, d'espace privé et d'espace public, de vie et de mort, et en dernier ressort, ne renvoie-t-elle pas simplement à l'artiste lui-même dont elle constituerait un autoportrait spécifique. »



## Fabrice HYBER

*... Le soleil est au Nord, 2015*

exposition «Nord-sud» au Frac  
des Pays de la Loire, du 09 juillet  
au 16 octobre 2005

«HYBERné en Vendée a mis en place, depuis 1993, dans la vallée de son enfance, un processus mettant en parallèle des oeuvres d'artistes autour des fonctions de la maison, avec des projets d'architectes.

Peu à peu, Hyber a semé la vallée d'arbres.

Ici, au Frac seront présentés les maquettes et les projets d'artistes, des architectes et d'Hyber.

Une exposition pour l'avenir, avec des influences du Nord comme du Sud, à la jonction des deux.»

Fabrice Hyber, né en Vendée, a mis en place, depuis 1993, dans la vallée de son enfance, un processus mettant en parallèle des oeuvres d'artistes autour des fonctions de la maison, avec des maquettes d'architectes. Cette exposition témoignera de l'avancée d'une réflexion de l'artiste autour de l'aménagement de la vallée de son enfance. Après avoir semé dans la vallée plus de 70 000 arbres d'espèces variées et en particulier 40% de fruitiers l'artiste veut «habiter» l'endroit de bâtiments spécialement pensés pour le lieu. Il va sans dire que les fonctions spécifiques de ces différents bâtiments (maison particulière, pavillons d'invités, lieux de productions...) seront, elles aussi, développées. Ce projet inédit est réalisé et produit spécifiquement pour le Frac.

A l'invitation de Fabrice Hyber et toujours pour ce projet, des artistes ont aussi réfléchi aux fonctions de la maison (maison particulière, pavillons d'invités, lieux de productions...) et des architectes ont réalisé des maquettes (acquises par Beaubourg). L'ensemble de cette maquette de paysage entre en résonance avec les dessins de la forêt au mur. Un gigantesque panorama fantastique comme les pensés multiples qui habitent l'artiste depuis son enfance.



## Bruno PEINADO

### L'ÉCHO / CE QUI SÉPARE UNE EXPOSITION PERSONNELLE COLLECTIVE (OU L'INVERSE)

Avec des œuvres de Bruno Peinado, d'artistes invités, et des œuvres de la collection du Frac des Pays de la Loire

«Des noms, des listes possibles, des artistes plus ou moins proches, plus ou moins connus mais surtout des œuvres. *L'écho/ Ce qui sépare*, est une exposition personnelle et collective.

Invité par Laurence Gateau pour une carte blanche à partir de la collection du Frac et quelques unes de mes pièces, j'ai désiré inviter à mon tour dans un mouvement qui ouvre et diffracte les notions de lieu et de réseau, quelques œuvres de très jeunes et de jeunes artistes dont je connais et apprécie le travail.

*L'écho/ Ce qui sépare* sont deux titres du premier album de Dominique A, *La Fossette* tiré à 120 exemplaires en 1992. Un album confidentiel rencontré dès les premières minutes de mon arrivée à Nantes alors que je postulais pour le post-diplôme. Je m'installais en 1993 pour 4 ans sur l'île Beaulieu. Invité à revenir à Nantes, 20 ans après, ces deux titres Lo-fi et romantiques se sont imposés à moi comme espace de narration entre ce qui me lie et peut se défaire des relations à cette ville, à ce port où j'ai vécu, rencontré, échangé durant ces 4 années si fortes.

Cette exposition, à la manière d'une maison dont on m'aurait confié les clés afin d'entretenir le jardin, vient mettre en relations les fleurs coupées des bouquets de la cuisine, aux plantes des fenêtres, à celles de la cour, avec les chambres plus ou moins ordonnées du jardin, et cela toujours en lien aux diverses perspectives des paysages alentours.

Aussi, afin de dialoguer avec cette belle collection du Frac dont je connais les pièces, et souvent très bien les artistes, j'ai désiré proposer en écho plusieurs œuvres comme autant de pensées du monde en prolongements ou en ruptures.

Et comme des ondes dont les centres s'articuleraient depuis ma maison/ atelier et la maison du Frac, mes futures et anciennes maisons dont celle sur l'île Beaulieu si proche du Hangar à bananes et du quai lui-même si proche de tant de luttes et des Antilles dont il a le nom ; j'ai choisi dans un mouvement concentrique et excentrique de communauté de vie ou de pensée plus ou moins fantasmées, des œuvres de très jeunes artistes que je fréquente au quotidien à Douarnenez et à l'école des Beaux Arts de Quimper, des œuvres de jeunes artistes que je rencontre ou dont je suis le travail et qui depuis Rennes, Nantes, Paris, Marseille Nice et ailleurs peuvent entretenir des échanges avec cette collection du Frac elle aussi ouverte aux rumeurs du monde.

*L'écho/ Ce qui sépare* est une exposition personnelle et collective, qui aborde ces notions de personnel et de collectif et qui se déploie et se resserre sur deux lieux comme une proposition qui ne serait recevable que parce qu'elle entend sa contreproposition.

Bruno Peinado

### *Habiter : un espace mental*

Habiter n'est pas simplement une question physique, elle est également mentale. Lorsque le corps est là mais que l'esprit est ailleurs. Au sens figuré, le verbe habiter, qui fait aussi référence à un état psychologique (être habité par...), nous entraîne vers un autre fil conducteur : celui de l'espace intime où chacun d'entre nous peut être hanté, obsédé, possédé, perdu...

«Être dans la lune», «être ailleurs», ne sont pas moins des expressions imagées pour définir notre façon d'habiter symboliquement un espace autre que celui dans le quel on se trouve à un moment précis. C'est ainsi que ce dévoile la photographie de Sarah Jones. Elle fige un moment d'égarement mental, où le corps et l'esprit habitent tout deux, deux endroits différents, n'habitant le lieu que physiquement. Roman Ondak quant à lui se projette et s'évade à travers ses dessins, dans des lieux fantasmés.



## Sarah JONES

*The House (Francis Place) II, 1997*

Photographie couleur  
150 x 150 x 1,4 cm  
Œuvre de la collection du Frac des  
Pays de la Loire  
Acquisition en 1998

Née en 1959 à Londres ou elle y vit.

C'est avec les images montrant des adolescents dans des intérieurs bourgeois que le travail de Sarah Jones a atteint une visibilité internationale.

Ses photographies se présentent comme une somme de contradictions au premier rang desquelles un saisissant décalage avec l'image stéréotypée de l'adolescence telle que véhiculée par les médias. Images d'un fantasme et réflexion sur l'illusion, les photographies de Sarah Jones donnent corps à un basculement imperceptible qui se produit entre l'environnement quotidien des adolescentes et leur imaginaire.

*The House (Francis Place) II* dévoile deux jeunes filles, posant, figées et nonchalantes, en attente, dans un décor qui semble, à en juger l'ennui dont elles témoignent, bien loin de leurs aspirations. En décalage avec le cadre rigoureux de la maison parentale, ces adolescentes, dont les poses aux accents parfois dramatiques dénués d'expression, évoquent des signes de rêverie ou d'introspection. L'immobilité de la scène laisse percer les non-dits et les tensions ordinaires. «Elles deviennent statiques comme les meubles du salon. Elles sont des icônes. Elle sont sur scène, presque comme des prisonnières» illustre l'artiste. Le sens de la composition, la sophistication des poses indiquent clairement

qu'aucune action naturelle ni spontanée n'est documentée. Ainsi, l'interprétation de ce curieux répertoire de gestes et d'attributs se livre-t-il comme un insondable mystère, dont l'ampleur se révèle strictement équivalente à l'interprétation de cet âge.



## Roman ONDAK

*Somewhere else, 2005*

Ensemble de 10 dessins

Né en 1966 à Zilina (Slovaquie), vit et travaille à Bratislava (Slovaquie).

La pratique de Roman Ondak fait souvent appel à la collaboration de ses parents ou de ses amis. La notion de mémoire revient sans cesse dans son travail. Il propose aussi un questionnement social et politique tout en jouant de l'opposition entre paysage fantasmé et lieu réel. Au delà du questionnement sur la notion d'auteur, il propose une réflexion sur la notion d'espace perçu, d'expérience vécue puis relatées et de représentation collective d'une réalité.

L'ensemble *Somewhere else* de Roman Ondak est le résultat d'un travail commun : il a demandé à ses parents de dessiner une galerie vide selon ses propres descriptions. Il s'est ensuite dessiné lui-même dans cette série de dessins comme un visiteur de la galerie qui se promène d'une salle à l'autre.

Cette série de dessin renvoie aux déplacements du spectateur dans l'exposition. Le fait de replacer son corps dans des galeries dessinées par sa famille crée une échelle mais aussi une sorte de navigation d'un espace à l'autre, d'une pièce à l'autre. Sa présence dans ces pièces n'est que virtuelle, imaginée et donc mentale. Il se projette dans

ces espaces d'expositions qu'il pourrait habiter un jour, peut-être.

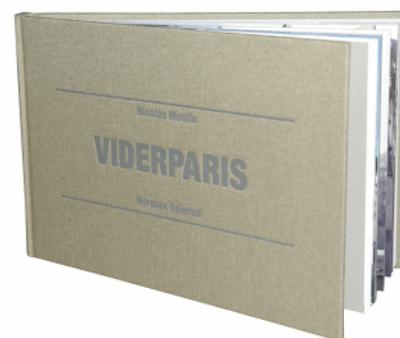
Il s'agit ainsi véritablement d'habiter l'espace comme un comédien habiterait le décor d'une scène. C'est notre mode de perception qui va faire de ces espaces un espace du quotidien ou un lieu d'exposition. Le travail de Roman Ondak questionne aussi cette notion de l'espace perçu, de l'expérience vécue puis relatée.

>> POUR ALLER + LOIN :

Livres d'artistes :

Un habitat inhabité :

## Nicolas MOULIN



*Vider Paris, 2005*

Bilingue français - anglais  
112 pages  
couverture en carton brut, dos toilé  
Format 28,5 x 19 cm

Édition réalisée suite à l'exposition éponyme à la galerie Chez Valentin en 2001

Influencé par le domaine de la science fiction, les propositions visuelles ou sonores de l'artiste Nicolas Moulin renvoient presque toutes à des espaces, des architectures urbaines, des axes, des carrefours, des systèmes de transports ... qui se situent entre réalité et fiction, ôtés de tout descriptif décoratif, de toute présence humaine. Travaillant sur le principe de retrait, et de la synthèse, Nicolas Moulin aboutit en effet à des propositions de « déserts », qui posent également la question de l'espace ou de la place de l'homme dans des zones socialement établies. Ces territoires hostiles deviennent autant de non-lieux propices à l'errance et à la projection.

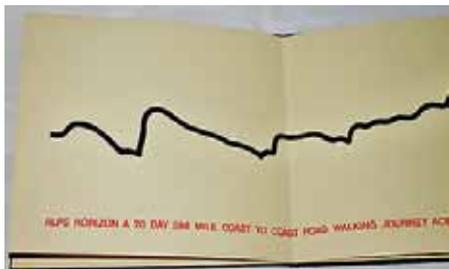
Incroyable projet que celui de

vider Paris. Cette ville « lumière », où grouillent les habitants, retentissent les sirènes et les klaxons, ... Nicolas Moulin nous offre ici une vision inédite de cette ville. Sensation étrange, angoissante, surprenante ... Le lecteur est traversé par de multiples sentiments.

Il n'y a plus rien d'autre que les immeubles, sans décoration, sans écriteau, sans humain, sans rien. Les immeubles et toutes les ouvertures sont condamnées par des parpaings ajoutés informatiquement sur les photographies originales. Les 50 images ont été réalisées à partir de photographies de rues de Paris retouchées sur ordinateur. Dans une ambiance lumineuse qui restitue une temporalité, de l'aube au crépuscule, le spectateur erre dans une ville qui a perdu toute identité, un labyrinthe.

Pratiquer c'est habiter :

## Hamish FULTON



*Sans titre, 1990*

Livre d'artiste  
Musée de Grenoble  
édition limitée, 200 ex. signés.

Né en 1946 à Londres, il vit à Canterbury (Royaume-Uni).

Contrairement aux artistes du Land Art, qui marquent le paysage en intervenant sur lui, Hamish Fulton ne fait que le traverser. Arpenteur inlassable, il se confronte à l'espace et au temps, et témoigne de l'aspect grandiose des spectacles naturels. Sous forme de photographies, de livres, de dessins, de notes, l'artiste présente les indices qui témoignent d'une contemplation et d'une expérience difficilement communicables car souvent empreintes de spiritualité. Chacune de ses œuvres témoigne d'un souvenir de son passage dans un lieu, synthétisant un moment clé de son périple. Des

légendes (indiquant le moment, la situation géographique, la durée de la randonnée, et le cas échéant la nature du sol, les conditions météorologiques, la qualité de l'éclairage ou les noms des animaux rencontrés en chemin), s'inscrivent soigneusement dans le bas des photographies et dessins de l'artiste, rendant plus abstraites les images. Refusant de se considérer comme sculpteur, photographe ou poète, il se revendique comme marcheur : il veut ainsi faire entrer le paysage dans le champ de l'art, comme pour le préserver d'une destruction future.

Ce livre a été réalisé pour le Musée de Grenoble, en témoignage d'une marche qui a conduit Hamish Fulton de l'Atlantique à la Méditerranée. Parti le 18 septembre 1989 de la dune du Pilat, au sud d'Arcachon, il devait arriver le 8 octobre à Marseille. Il a traversé le Massif Central et les Alpes en passant par Bordeaux, Bergerac, Aurillac, Saint-Flour, Le Puy, Valence, le Mont-Ventoux, et s'est montré très attentif aux rivières (qu'il nomme en légende de son livre). Une exposition d'œuvres de l'artiste, présentée à Grenoble au terme de cette marche, s'accompagnait également d'une unique photographie prise au cours de ce voyage.



## Bruno MUNARI

### *Un labirinto trasformabile in mille altri giochi, 1973*

1 boîte de jeu  
144 petites cartes de 4,8 x 6,8 cm  
1 plan nervuré

Bruno Munari, artiste aux multiples talents, est avant tout un créateur de livres et de jeux pour enfants. Il a réinventé le livre comme objet à travers une expérimentation de sa forme, de sa structure et de ses matériaux, l'utilisant comme un langage visuel ; il imagine les Prélivres,

les livres illisibles, les livres à trous, les livres à fabriquer, le livre-lit...

Jeu de construction, *Un labirinto trasformabile in mille altri giochi* est formé de cloisons amovibles, présentant des textures différentes. Sol en pierre ou en bois, mur végétal, Bruno Munari invite le joueur à agencer les petites pièces au gré de ses envies tel un jeu de construction. Le labyrinthe devient prétexte à la création, les méandres de son circuit pouvant conduire à l'élaboration d'une batise, une ville ou encore d'un paysage.

Frac des Pays de la Loire  
La Fleuriaye,  
24 bis, boulevard Ampère  
44470 Carquefou  
T. 02 28 01 50 00  
F. 02 28 01 57 67  
contact@fracdespaysdelaloire.com  
www.fracdespaysdelaloire.com

horaires d'ouverture des expositions:  
du mercredi au dimanche de 14h à 18h  
et les jours fériés (sauf le 1er mai) /  
visite commentée le dimanche à 16h

groupes tous les jours  
(sauf le lundi) sur RDV  
contact: 02 28 01 57 66  
publics@fracdespaysdelaloire.com

#### Service des publics :

Lucie Charrier  
Attachée au développement des publics  
publics@fracdespaysdelaloire.com,  
T. 02 28 01 57 66

Karine Poirier  
Attachée à l'information et aux relations avec le public,  
mediation@fracdespaysdelaloire.com

Emilie Le Guellaut  
Assistante de médiation et de communication  
mediation@fracdespaysdelaloire.com  
T. 02 28 01 57 62

Sandra Georget  
enseignante chargée de mission au Frac  
sandra.georget@ac-nantes.fr  
présente au Frac les mercredi après-midi  
T. 02 28 01 57 66